

Petite revue de philosophie

La pensée et le corps

Pierre Bertrand

Volume 8, numéro 2, printemps 1987

L'esprit ou le cerveau ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103867ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103867ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, P. (1987). La pensée et le corps. *Petite revue de philosophie*, 8(2), 37-54. <https://doi.org/10.7202/1103867ar>

La pensée et le corps

Pierre Bertrand

*Professeur au département de philosophie
du CEGEP Édouard-Montpetit*

La philosophie, essentiellement, a à voir avec la pensée. Philosopher, c'est apprendre à penser. C'est tenter de comprendre, d'expliquer. Ce n'est pas penser en l'air, abstraitement, gratuitement, mais penser à partir de ce qui donne à penser, de ce qui force à penser. C'est ce qui donne, ou force à penser, qui donne à la pensée en général, et à la pensée philosophique en particulier, sa *nécessité*. Laisée à elle-même, la pensée ne fournit que des vérités possibles, logiques. Pour donner des vérités nécessaires, elle doit être mise en contact avec ce qui donne à penser, mue par ce qui force à penser¹. Mais qu'est-ce qui donne à penser, qu'est-

1. Proust établit la distinction entre l'intelligence pure, qui fonctionne pour ainsi dire à partir d'elle-même, et l'esprit mù par quelque chose d'extérieur à lui: «Les idées formées par l'intelligence pure n'ont qu'une vérité logique, une vérité possible, leur élection est arbitraire [...]. Non que ces idées que nous formons ne puissent être justes logiquement, mais nous ne savons pas si elles sont vraies. Seule l'impression, si chétive qu'en semble la matière, si insaisissable la trace, est un critérium de vérité, et à cause de cela mérite seule d'être appréhendée par l'esprit [...].» (Proust, *Le temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1954, Coll. Le livre de Poche, no 2123, p. 237).

ce qui force à penser? Ce qui donne à penser n'est pas la pensée elle-même, la pensée constituée, mais quelque chose d'extérieur à celle-ci, de préalable à celle-ci, un *impensé* qui, aussi bien, peut être extérieur à la pensée ou au cœur de celle-ci. Nous pouvons penser au sens où nous sommes, comme l'a dit la philosophie classique, des «animaux raisonnables», ou encore des «êtres pensants». Mais pour être capable de penser effectivement, il nous faut absolument quelque chose qui fasse violence à la pensée, qui la force à penser, qui la mette en branle. «L'homme peut penser, en ce sens qu'il en a la possibilité. Mais cette possibilité ne nous garantit encore pas que la chose est en notre pouvoir².» Ce qui donne à penser est précisément ce qui n'est pas pensé, l'impensé. «Ce qui donne le plus à penser est que nous ne pensons pas encore; toujours «pas encore», bien que l'état du monde devienne constamment ce qui donne davantage à penser³.» Ce qui donne à penser est que nous ne pensons pas. Et si nous ne pensons pas, cela n'est pas dû à une lacune de notre faculté de penser, un vulgaire défaut auquel on pourrait remédier, une faute qu'on pourrait éventuellement absoudre, une faille, un manque qu'on pourrait remplir, combler. Cela tient plutôt à une limite *intrinsèque* à la pensée, à la nature propre de celle-ci.

La pensée est entée sur le corps, le cerveau fait partie du corps, et c'est celui-ci qui donne à penser en tant même qu'il constitue la limite de

2. Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser?* Paris, P.U.F., 1967, Coll. Épiméthée, p. 21.

3. *Ibid.*, p. 22.

notre pouvoir de penser. Le corps est non seulement l'impensé au cœur de la pensée et extérieur à celle-ci, mais l'impensable, l'opacité physique, matérielle, biologique qui se dérobe toujours à la pensée. «Que nous ne pensions pas encore vient du fait que ce qui demande ainsi à être pensé se détourne lui-même de l'homme⁴.» Et pourtant, ce qui se dérobe ainsi, ce qui se détourne ainsi est le plus important, y compris pour la pensée, car il concerne celle-ci en son essence, en sa capacité d'advenir et de s'effectuer, en son *commencement*. «Ce qui se retire peut toucher l'homme et le prendre dans sa requête plus essentiellement que toute chose présente qui le cerne et le concerne⁵.»

Ce qui donne à penser est que nous ne pensons pas encore, précisément parce que ce qui est à penser se dérobe, se détourne, et cela essentiellement, «depuis toujours». C'est cela, «qui ne peut être découvert par aucune découverte». Et cela, c'est le corps, la vie ou le monde. Que nous ne pensons pas, que nous n'arrivons pas à penser signifie que nous avons perdu le contact avec le corps, la vie et le monde. Mais aussi bien, ceux-ci, s'ils donnent à penser, et même s'ils donnent «le plus» à penser, et précisément pour cette raison, sont *ce qui ne peut* être pensé, l'impensé au début de la pensée, l'impensable au bout de la pensée.

Ainsi confrontée à ce qui donne à penser, la pensée fait l'expérience de sa propre limite. Elle ne pourra d'elle-même, par elle-même, comme «intelli-

4. *Ibid.*, p. 25.

5. *Ibid.*, p. 27. «L'événement du retraitement pourrait être le plus présent dans toute chose maintenant présente, et ainsi passer infiniment l'actualité de tout actuel».

gence pure», établir le contact. Elle doit nécessairement se vivre comme séparée, isolée, cet isolement étant aussi bien celui de l'individu que de l'espèce. C'est là que prennent naissance les phénomènes contemporains bien connus de l'individualisme, du narcissisme, de la névrose, de l'aliénation, etc.

L'homme, individu et espèce, dans la mesure où il s'identifie à la pensée perd contact avec le monde, le cosmos, la nature, aussi bien avec la culture, avec le corps, avec lui-même. Seul Dieu, conçu lui-même comme vaste Pensée, Pensée toute-puissante, ou Esprit, pouvait assurer le lien entre la pensée humaine et le reste, le Dehors, les animaux, les plantes, le Cosmos, la Vie. D'ailleurs, au moment de cette croyance, le corps était perçu comme un obstacle, quelque chose dont il fallait se défaire, s'éloigner. Le corps était suspect, rejeté du côté du Malin, du Mal, de l'opacité douteuse, celle des instincts, de la sexualité, de ce qui menaçait à tout moment de submerger, de bloquer la pensée. En d'autres mots, le corps était l'impensé qui limitait la pensée, ce qui faisait que nous ne pouvions pas penser, que nous «ne pensions pas encore». Avec la croyance en Dieu, il y avait la croyance en un autre monde, ou un monde transformé après la mort, dans une autre dimension. Mais qu'arrive-t-il lorsque la croyance en Dieu tombe, et avec elle celle en un autre monde? L'homme se retrouve seul, isolé de cela même qui le constitue, et dont il s'était séparé pour accéder justement à un autre monde, en lequel il ne croit plus.

Sans doute est-ce à tort que l'homme «se croit» isolé. Il se croit ainsi, certes, mais cela ne

signifie pas du tout qu'il le soit bel et bien. Quoi qu'il croie, veuille, fasse ou pense, l'homme est bien partie intégrante de la Nature ou du Cosmos, et à ce titre lié d'emblée, avant même toute pensée, avant même la naissance de celle-ci, à la matière, au corps et à la vie. L'homme est une des nombreuses expressions de la Nature, son imagination, sa pensée, ses actes mêmes sont ceux de la Nature. L'homme sert d'intercesseur à la Nature, qui en comprend beaucoup d'autres, et tout ce que l'homme fait, y compris faire exploser des bombes, est en dernière instance un acte de la Nature. En ce sens, il n'y a pas de différence *de nature* entre un tremblement de terre et l'explosion d'une bombe.

L'homme a pu se séparer du monde, ou de la nature, psychologiquement, en lui-même, par l'exercice divisif et séparateur de la pensée, et physiquement, par les productions techniques de cette pensée, cette séparation même ne cesse de le solliciter et de lui indiquer qu'il fait partie de ce monde. Ainsi on pollue l'air, mais pour se rendre compte bientôt que nous respirons cet air. «L'événement du retraitement pourrait être le plus présent dans toute chose maintenant présente.» C'est paradoxalement dans la mesure où l'homme se sépare de la nature qu'il constate les liens indissolubles, vitaux qu'il entretient avec elle.

Les liens de l'homme et du monde ne sauraient faire de doute: nous respirons l'air, nous buvons l'eau, nous sommes réchauffés par le soleil, etc. Notre imagination, aussi délirante qu'elle puisse être, est en continuité avec celle de la Nature, qui ne cesse d'étonner cette même imagination à travers la diversité, la variété qui la com-

pose, tant au point de vue minéral, végétal, animal, sans parler du microscopique et du cosmique.

Mais voilà, la pensée de l'homme est cette instance particulière, qui a perdu le contact, qui peut le penser à l'occasion, mais comme quelque chose qui l'excède, par en avant et par en arrière, aussi bien quant à son origine que quant à sa fin. L'homme *pense*, psychologiquement ou intérieurement, techniquement ou extérieurement, qu'il est séparé, isolé, et c'est bien suffisant, étant donné la place de la pensée en lui, pour qu'il se sente et soit effectivement tel.

La pensée est en crise, et cette crise date de la perte de la croyance en Dieu, bientôt suivie de la perte de la croyance en l'Homme. De même qu'un tremblement de terre, à force de se répéter, accompagné d'autres catastrophes, finit par miner notre croyance en Dieu, de même des événements dont l'homme est responsable, l'explosion de la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki, ou encore les camps d'extermination, ont fini par miner la croyance en l'homme. C'est ainsi que l'homme se sent dorénavant coupé et du monde, et du corps.

Que ce qui donne à penser soit que nous ne pensons pas encore, dans ce monde sans Dieu et sans Homme, nous fait penser du moins qu'une force plus grande que la pensée doit intervenir pour que le contact soit renoué. Proust indiquait la direction quand il disait qu'il fallait absolument partir de «l'impression». Nous pouvons universaliser cette indication, et *voir*, même si nous ne parvenons pas à le penser adéquatement, et pour cause, que le corps doit maintenant intervenir avec la pensée, en elle, si nous voulons passer de la «possibilité» au «pouvoir» de penser.

Il faut que cela qui donne à penser soit cela même qui pense. On pourrait objecter qu'il en est, en fait, toujours ainsi. C'est toujours le corps qui pense, ne serait-ce que par l'entremise du cerveau. Mais on sait assez bien que le cerveau est en contact avec tout le reste du corps, et que dans la pensée les instincts, la sexualité, l'agressivité ont leur part non négligeable, même si celle-ci n'est pas toujours perçue clairement. En ce qui concerne la sexualité, la psychanalyse nous a montré combien elle était encore et déjà présente dans les étages les plus élevés de la pensée.

Qu'est-ce que la pensée, en effet? C'est la réflexion, l'argumentation, le concept, l'analyse, *la philosophie*, mais c'est aussi ce qui ne cesse de se produire, ce qu'il est convenu d'appeler le monologue ou le dialogue intérieur. Qui plus est, ce n'est que du point de vue de la pensée, que nous pouvons distinguer et même opposer diverses instances, la pensée, l'imagination, la perception, la sensation, l'intuition, le rêve, etc. D'un autre point de vue, c'est-à-dire du point de vue du corps, ces instances ne sont pas séparées, mais liées, entremêlées, prises les unes dans les autres. Mais la pensée, justement, ne peut pas penser ce lien. Ce lien est ce qui lui donne à penser en ce qu'il n'est pas encore pensé. C'est le corps qui est à penser, en tant qu'il n'est pas pensé et ne peut pas être pensé, mais en tant que d'ores et déjà *il pense*, dans la pensée, à travers la pensée.

Proust dit au sujet de Victor Hugo: «Dans ses premiers poèmes, Victor Hugo pense encore, au lieu de se contenter, comme la nature, de donner à penser⁶.» C'est le corps qui donne à penser, et c'est la pensée qui vient du corps qui donne à penser.

Cela enseigne la philosophie sur ce qu'elle doit être, si elle doit continuer à s'occuper, de manière privilégiée, de la pensée, et si les philosophes doivent continuer à être nommés «les penseurs». Le lien avec le monde doit être renoué, retrouvé, c'est-à-dire le lien avec le corps, avec la vie. La pensée, seule, laissée à elle-même, fonctionnant comme intelligence pure, ne peut établir ce lien, puisque c'est elle qui le casse, qui le perd, qui ne le saisit plus. Elle ne peut faire autrement. Ce lien «ne peut être découvert par aucune découverte» de la pensée. Il faut que d'emblée, d'entrée de jeu, le corps soit de la partie, soit ce qui accouche la pensée, accouche de la pensée, ce qui lui donne naissance, la fasse advenir, et l'accompagne dans son voyage. En d'autres mots, il faut penser aujourd'hui avec *le corps tout entier*, cerveau, intestins, cœur, mains, pieds, foie. On a déjà pensé que les songes provenaient du foie, ce qui quand on y pense bien, n'est pas si bête. On consultait le foie des animaux pour prévoir l'avenir. Et il est vrai que le foie, l'état du foie a des incidences sur les rêves et les cauchemars. Il faut généraliser cette observation et parvenir à faire intervenir dans l'acte de pensée, tous les organes du corps. Et plus encore que les organes, c'est le corps comme *bloc, conscient et inconscient*, qui doit être de la partie dans la pensée si celle-ci peut de nouveau voir le lien qui l'unit, *volens nolens*, au monde, c'est-à-dire à la Vie.

On peut dire les choses autrement. L'homme, l'être humain s'est isolé dans la pensée, par la pensée. Il s'est identifié à celle-ci. Celle-ci lui a créé un

6. Proust, *Le Côté de Guermantes, II*, Paris, Gallimard, 1954, Coll. Le livre de Poche, n° 1639-1640, p. 359.

environnement à son image: la ville, notamment, et en fait tout l'univers technologique est un produit de la pensée. Cette constitution de la pensée, de l'esprit s'est réalisée en opposition au corps. C'est le vieux dualisme, Dieu et Diable, la pensée et le corps, l'esprit et la matière, le Bien et le Mal. Tout ce qui émane du corps est suspect, instincts, appétits, plaisirs des sens, plus ou moins perçus comme une tentation du Malin. En devenant pur esprit, on se coupe forcément du corps et du monde, mais ceux-ci nous sont comme redonnés grâce à Dieu, maître du monde et du corps. Dieu est le pont entre la pensée et le corps, entre l'esprit et le monde. Mais au moment où on ne peut plus croire en Dieu, comme c'est le cas de notre civilisation actuelle, le pont est coupé, et l'homme se trouve isolé, séparé. Comment rétablir le lien, compte tenu du fait que la régression est impossible, qu'on ne peut pas revenir à Dieu, et cela même si on le désire? On n'arrive tout simplement plus à y croire. Ne reste que la voie tout à l'heure interdite, la voie du corps, la voie de la chair. La pensée doit s'ouvrir à ce qui lui donne à penser, à l'impensé qui est à sa source, à cela même qui est en contact immédiat, vital avec le monde, à savoir le corps. Ce qui existait de tout temps, mais était nié, dénié doit être reconnu, réhabilité, à savoir que la pensée fait partie du corps, que c'est celui-ci qui pense dans la pensée, que même dans les pensées les plus élevées la sexualité est à l'œuvre, que c'est l'impression qui donne à penser, que l'émotion se mêle à la pensée, etc. La pensée prend sa source au plus profond de notre corps, nous pensons tout autant avec nos pieds qu'avec notre tête. La tête n'est que le point de convergence de tout ce qui se brasse, se trame dans les souterrains du corps. Le cerveau

est lui-même souterrain, labyrinthe corporel, neuronal.

Cela est le cas depuis toujours, mais comme l'homme est ce qu'il pense qu'il est, le corps était effectivement vécu comme un obstacle à la pensée pure, on affirmait dans la philosophie classique que les sens nous trompaient et qu'il fallait se méfier de ceux-ci, si possible leur faire jouer le plus petit rôle possible, jusqu'à, idéalement, leur élimination. Le corps n'en était pas moins là, mais comme un ennemi intime, avec lequel la pensée était en lutte. Jusqu'à ce que celle-ci se retrouve coupée du corps et de la vie, et jusqu'à ce qu'elle perde le pont qu'était Dieu, apte à donner sens dans un monde purement spirituel. Alors, c'est l'expérience douloureuse de la séparation, la névrose comme état normal de l'être humain.

Accorder au corps sa place ne signifie pas s'occuper du corps, le soigner, ou du moins ne signifie pas seulement cela. Il s'agit plutôt d'une manière de vivre, de sentir, de percevoir, de *penser*, où le corps tout entier intervient, et pas seulement une instance qui se croit, se pense séparée, isolée.

Il faut croire que des événements catastrophiques de la nature, tremblements de terre, éruptions volcaniques, épidémies ont joué un rôle dans la perte de croyance et confiance en Dieu. Comment Dieu, s'il existait, pouvait-il permettre cela? On pouvait toujours alléguer que Dieu avait ses raisons que nous ne connaissions pas, que le malheur nous était envoyé pour notre bien, mais à la longue, ces bonnes raisons, ces rationalisations et justifications ont perdu de leur efficacité, et il a bien fallu se rendre compte que la nature n'était pas mue par une Volonté bonne et providentielle,

mais qu'elle agissait plutôt aveuglément. L'homme avait beau souffrir, se désespérer, la montagne, la mer, les nuages restaient indifférents à cette souffrance. L'homme était seul, il ne devait compter que sur lui-même. Puis c'est en l'homme lui-même qu'on a cessé de croire, un peu pour les mêmes raisons qu'on avait cessé de croire en Dieu. L'homme faisait exploser des bombes sur Hiroshima et Nagasaki, il construisait des camps d'extermination, des goulags, il exploitait, il était violent. L'homme se trouvait séparé d'avec lui-même. La coupure, la rupture passait à l'intérieur de l'homme, aussi bien comme espèce que comme individu. La pensée qui s'était opposée au corps pour se constituer semblable à Dieu, s'opposait au monde pour le détruire, polluer l'air, exterminer les animaux, et finalement s'opposait à elle-même à l'intérieur d'elle-même. En termes philosophiques, elle faisait l'expérience de «la présence à l'infini d'un autre penseur dans le penseur, qui brise tout monologue d'un moi pensant⁷.» En termes kantien, le Je se dédoublait, se divisait en Je empirique passif et Je transcendantal actif, de sorte que «Je soit toujours un autre», pour reprendre l'expression de Rimbaud. Le Je lui-même, assise qui semblait pourtant solide, mais qui n'avait comme garant que la croyance en Dieu, glissait, se volatilisait, se perdait. Le Je n'était plus à l'origine de la pensée, le créateur, le producteur de celle-ci, mais un produit toujours changeant, toujours multiplié, dédoublé de l'exercice de celle-ci. Le Je était toujours un autre, et encore un autre, sans aucun qui soit le même.

7. Gilles Deleuze, *L'image-temps, Cinéma 2*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, Coll. «Critique», p. 219.

À s'isoler en elle-même, la pensée se perdait elle-même. «Je pense, donc je suis», disait Descartes, ce qui marquait le primat de la pensée, et de la subjectivité identique à celle-ci. Très vite, il fallait renverser les termes, et dire: «Je suis, donc je pense», et mieux encore: «Le corps est, donc il y a pensée, et notamment pensée du Je», celui-ci étant produit par la machine du corps et de la pensée. Il fallait en revenir au corps comme à la source de la pensée⁸.

Penser avec le corps, introduire l'impensé qu'est le corps, ce qui donne à penser qu'est le corps, au cœur de la pensée. Penser avec son cœur, avec son foie. Introduire l'inconscient au sein de la conscience. Voir à travers la pensée, par l'œil de l'esprit et du corps confondus. Le corps et l'esprit confondus, c'est aussi ce qu'on appelle «le corps sans organes», pour reprendre cette expression d'Artaud. C'est-à-dire là où le corps se ramasse sur lui-même, pour constituer l'esprit, et où il s'exprime d'un seul tenant, en bloc (ce qui survient, notamment, dans l'«inspiration»). Là où le concept est *contact*, où le raisonnement est en même temps *délire*, où l'analyse est *fiction*, où

8. Cf. cette belle analyse de Deleuze du «Je pense» cartésien, en fonction du renversement opéré par Kant; «On ne peut pas dire avec Descartes: «Je pense, donc, je suis, une chose qui pense.» S'il est vrai que le *Je pense* est une détermination, il implique à ce titre une existence indéterminée (*Je suis*). Mais rien ne nous dit encore sous quelle forme cette existence est déterminable par le *Je pense*: elle est seulement déterminable dans le temps, sous la forme du temps, donc comme l'existence d'un moi phénoménal, réceptif et changeant. Je ne peux donc pas me constituer comme un sujet unique et actif, mais comme un Moi passif qui se représente seulement l'activité de sa propre pensée, c'est-à-dire le Je, comme un Autre qui l'affecte [...]» (Gilles Deleuze, «Sur quatre formules poétiques qui pourraient résumer la philosophie kantienne», dans *Philosophie*, no 9, hiver 1986, Les Éditions de Minuit, p. 30).

l'acte de parler, de nommer, d'écrire est *création*.

On ne peut pas penser *le* corps, il est inutile de penser *au* corps (ce qui ne nous fait pas du tout sortir de la pensée, mais ne fait, au contraire, que confirmer, qu'étendre celle-ci), le corps est «ce que nous ne pensons pas encore», et cela «depuis toujours». Il «ne peut être découvert par aucune découverte», pour la bonne raison qu'il est *déjà là*, à la source, à l'origine de la pensée, comme «ce qui donne à penser». On ne pense pas le corps, mais c'est le corps *qui* pense dans la pensée, pas seulement la sexualité, comme le pensait la psychanalyse, mais le corps sans organes, en tant que tout rassemblé, faisant bloc, et filant comme une ligne, comme un fil, le fil d'Ariane, à travers les locutions et circonvolutions du cerveau, de la pensée. C'est pour avoir perdu ce fil que l'homme identifié à sa pensée s'est trouvé coupé du monde et de lui-même. Le corps est l'impensé qui doit penser pour faire déborder la pensée et la mettre en contact avec le monde tel qu'il est, la vie telle qu'elle est.

Un même fil, un même ensemble de fils, une même *trame* traverse le corps, le cerveau et le monde. Prenons l'exemple du montreur de marionnettes. Il lui suffit de déplacer de haut en bas des fils liés aux centres de gravité de la marionnette. «Chaque mouvement obéit à la pesanteur (...) Chaque fois que la pesanteur se déplace sur une ligne droite, les membres dessinent des courbes, et l'ensemble prend une sorte de mouvement rythmique analogue à la danse⁹.» Les fils qui activent la

9. Kleist, «Essai sur le théâtre de marionnettes», dans Jean-Charles Lombard, *Henri de Kleist*, Paris, Seghers, 1967, Coll. Écrivains d'hier et d'aujourd'hui, n° 28, p. 100-101.

marionnette sont liés aux doigts du marionnettiste. Les mouvements des doigts n'ont rien à voir avec ceux de la marionnette. «Les mouvements des doigts, en rapport avec ceux des poupées qui leur sont reliées, sont assez artificiels, un peu comme les chiffres et les logarithmes ou l'asymptote et l'hyperbole¹⁰.» Les fils passent des mouvements concrets de la marionnette aux mouvements abstraits des doigts. Et les fils ne s'arrêtent pas là. Ils continuent jusque dans le cerveau et le corps du marionnettiste. Les fibres nerveuses de celui-ci forment à leur tour une trame. «Et elles plongent à travers la masse grise, jusque dans l'indifférencié» du corps¹¹. Les fils sont entre les doigts et la marionnette, entre les doigts et le cerveau, fils invisibles qui ressemblent à des ondes, ondes de la volonté, ondes de l'action. Ils sont dans le cerveau même, comme fils des neurones, fils électriques cérébraux, et enfin ces fils plongent dans le corps tout entier, où ils se perdent. Le lien ne fait aucun problème, pour le montreur de marionnettes, entre sa pensée et le monde.

Il en est de même, *mutatis mutandis*, du cours de philosophie. Le contact entre le professeur et les étudiants est physique, corporel, au moment même où il ne semble emprunter que les voies de la pensée. Le cours de philosophie, comme le fait que «nous ne pensons pas encore», comme le corps, comme le monde, *donne à penser*. Et tout ce qui donne à penser exerce une sorte de violence. Donner à penser, c'est forcer à penser. Seul quelque chose de suffisamment fort, puissant peut donner

10. *Ibid.*, p. 101.

11. Ernst Jünger, *Approches, drogues et ivresse*, Paris, Gallimard, 1973, Coll. Idées, n° 319, p. 359.

à penser. Et ce qui est pensé est différent de ce qui donne à penser, même si ce qui donne à penser est lui-même une pensée. Il n'y a pas entre eux nécessairement de ressemblance. Ainsi d'un livre. Certaines parties d'un livre peuvent nous laisser indifférents. Mais d'autres parties vont susciter en nous des visions, des perceptions, des intuitions, des réflexions, des interrogations qui ne sont pas nécessairement celles contenues dans le livre. La pensée du professeur, qui émane des fils cérébraux, qui eux-mêmes plongent dans «l'indifférencié» du corps, mettent en branle, excitent, stimulent les nerfs cérébraux de l'étudiant, eux-mêmes connectés au corps, et il en résulte une autre émanation, une autre pensée. La pensée a changé de corps, et ce faisant, a changé de contenu. Telle est la magie, la force du contact. Il en est de même dans un simple dialogue entre deux personnes. On n'est pas sur la même longueur d'onde, on ne dit pas la même chose. Un premier parle, et l'autre répond, ou plutôt ne répond pas vraiment, mais dit autre chose, qui ne semble même pas s'adresser à la personne qui vient de parler. Et c'est pourtant dans cette différence, ce dissemblable, que la communication s'effectue, que le lien se fait. Lien entre le professeur et l'étudiant, lien entre la pensée et le monde.

Le corps est l'impensable «qui donne le plus à penser». Il est ce qui est d'emblée en contact avec le monde, car il est une partie du monde. La pensée, comme cerveau, comme système nerveux, fait partie du corps. Le corps est dans le monde, le cerveau est dans le corps. C'est à tort que la pensée, qui émane du cerveau, se croit au-dessus de la réalité, dans une sorte de dimension transcendante, «surnaturelle». Cette surnature disparaît avec la

croyance en Dieu. Peut subsister cette impression d'être séparée, isolée, tant que la pensée, pour elle-même, en elle-même, n'affronte pas l'impensable d'où elle vient, c'est-à-dire le corps, et l'impensé où elle va, c'est-à-dire le monde. C'est pourtant un fait de la situation de la pensée, cette double limite positive, sans la conscience de laquelle la pensée tourne en elle-même dans son isolement, et sous prétexte d'être illimitée, s'avère imparfaite eu égard à ce qui donne à penser. Alors qu'à l'intérieur de ses limites, la pensée est parfaite, c'est-à-dire est conforme à sa propre nature. Selon l'équation spinozienne Réalité = Perfection¹². La perfection de la pensée consiste à être limitée, à l'intérieur par le corps, et à l'extérieur par le monde. «Le système nerveux peut-il se concevoir vivant sans l'organisme qui le nourrit, sans l'atmosphère où l'organisme respire, sans la terre que cette atmosphère baigne, sans le soleil autour duquel la terre gravite¹³?» Il suffit pour la pensée de tirer toutes les conséquences de la réponse à cette question. Jusqu'au point où elle doit se laisser traverser par ce qui se trouve en dehors de ses limites, et au milieu de quoi elle se trouve. Ce n'est que dans cette direction, il nous semble, que la séparation, la division peuvent être abolies, et leur cortège, isolement, névrose, narcissisme, individualisme, destruction de la nature et du monde, autodestruction du corps et de l'homme.

12. Spinoza, *L'Éthique*, dans *Oeuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1954, Biblio. de la Pléiade, p. 355: «Par réalité et perfection, j'entends la même chose.»

13. Bergson, *Matière et Mémoire*, dans *Oeuvres*, Édition du Centenaire, Paris, P.U.F., 1963, p. 175.

Non pas une régression à l'état naturel ou à l'état animal, mais un nouveau contact, à partir de la position où la pensée se trouve aujourd'hui, avec le corps et avec le monde.